

A Mademoiselle de Rudelle

hommage respectueux

Jean de Bère

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

*Cent exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.*

# Au Fond des Yeux

## DU MÊME AUTEUR

---

**Nuit d'Égypte**. Poème, suivi d'*Esquisses*.
Un volume in-16 . . . . . . . . . . . . . 3 fr.

---

JEAN DE BÈRE

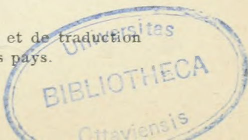
# Au Fond des Yeux

PETITS POÈMES EN PROSE

PRÉFACE D'ÉDOUARD SCHURÉ

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1911





A MON AMI

GEORGES RENCY

# PRÉFACE

Il serait intéressant d'esquisser une histoire du *poème en prose* dans la littérature française. On y verrait que ce genre poétique, si répandu aujourd'hui, est né il y a un peu plus d'un siècle, au moment où le sentiment de l'infini et la puissance visionnaire du rêve, qui jusque-là étaient demeurés le privilège de la religion, font

irruption dans la littérature et dans la poésie pour s'y manifester avec une liberté inconnue jusqu'à ce jour. Dans sa prose enflammée, Rousseau avait créé la rhétorique de la passion et donné à l'amour une éloquence nouvelle. Mais le rêve devant l'infini de la nature et l'infini de l'âme ne commence qu'avec Chateaubriand.

Le premier, il a donné à la prose française une *valeur musicale* et une force d'évocation qu'on ignorait avant lui et que personne encore n'a surpassée. Cette prose devint par lui un orchestre, où l'on distingue dans

la sonorité des mots le fracas des cuivres, le son fluide des hautbois et la mélodie frémissante des violons. Comme l'orchestre instrumental, cet orchestre parlé est désormais capable d'imiter les voix multiples de la nature et les vibrations infinies de l'âme. Le développement du poème en prose, en ses nuances diverses, serait marqué dans cette étude par des noms comme ceux de Maurice de Guérin, de Baudelaire, de Villiers de l'Isle-Adam, de Mæterlinck et de beaucoup d'autres, sans parler des grands prosateurs comme George Sand, Mi-

chelet ou Renan, dont on pourrait extraire des centaines de pages qui sont autant de merveilleux poèmes en prose. *La Sylphide* de Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, *le Centaure* de Maurice de Guérin, *la Prière sur l'Acropole* d'Ernest Renan, voilà les incomparables modèles du genre. L'école symboliste lui a donné un véritable renouveau en l'appliquant aux sujets les plus divers. Témoin l'intéressante revue de M. Paul Fort, *Vers et Proses* qui fait à la prose la plus large part.

Si maintenant l'on voulait

définir le poème en prose, au point de vue à la fois psychique et littéraire, on dirait qu'il est une sorte d'intermédiaire entre l'état de pensée pure ou d'analyse raisonnée qui caractérise la prose — et l'état d'exaltation et de vision synthétique où se manifeste la poésie.

La prose marche ; elle flâne, se hâte et court, mais ne quitte pas le sol.

La poésie vole, portée par le vent de l'inspiration ou la tempête de la passion ; elle plane et s'élance ; elle franchit d'énormes espaces en quelques secondes — et ce vol prodigieux est mar-

qué par un battement plus ou moins régulier de ses ailes, je veux dire par le rythme qu'accentuent l'allitération et la rime. Le poème en prose a, lui aussi, son rythme et son aile, rythme plus flottant, mais rythme encore.

Il s'élève au-dessus du sol pour planer, puis atterrit un instant pour reprendre son vol. Le poème en prose correspond à proprement parler à cet état d'âme qu'on appelle justement *la rêverie*, où l'on voit en quelque sorte *le rêve ou la vision poétique jaillir de la pensée* et la prose devenir poésie *par le*

*rythme intérieur de l'émotion qui la scande involontairement.*



M. Jean de Bère est un jeune poète belge. Il appartient à ce pays flamand où se dessine, depuis une trentaine d'années, un remarquable mouvement littéraire qu'illustrent les noms de Camille Lemonnier, de Verhaeren, de Mæterlinck, etc... Le génie flamand se distingue dans les arts et dans les lettres par un curieux mélange de sensualisme savoureux et de mysticisme intime.

La seconde tendance apparaît seule jusqu'à présent chez Jean de Bère et s'allie à un idéalisme particulièrement élevé, sincère et pur. Il débuta, il y a deux ans, par un volume de vers, où sa belle et tranquille nature se montre sans détour et où déjà s'affirme une personnalité. *Nuit d'Égypte* est un poème dialogué, une sorte de drame mystique où se traduit la grande préoccupation de l'auteur. Ramnès, jeune Égyptien du temps des Pharaons, demande l'initiation au prêtre Horus, dans le Temple d'Isis.

Je veux qu'on m'initie au plus grand des mystères,
Je veux que mon regard quitte enfin cette terre
Pour ce monde inconnu qu'on pressent sans le voir.
Je veux connaître tout, tout savoir, tout prévoir
Et que mon âme enfin soit reine de mon être.

En vain le prêtre Horus veut détourner le novice de sa téméraire entreprise en lui représentant qu'il est encore trop près des passions pour s'engager dans la voie redoutable où l'on se condamne à mort si l'on revient sur ses pas. Ramnès ne veut rien écouter et prête le grand serment de renoncer « à tout amour charnel, de n'aimer plus qu'Isis ». La beauté merveilleuse de la déesse, dont la statue, éclairée par la lune, lui fait

pressentir le monde des Dieux, lui tiendra lieu de tout. Bientôt après, l'amante de Ramnès, Naïs, rejoint le néophyte dans le Temple, lui rappelle ses serments passés et lui arrache malgré lui l'ancien cri d'amour. Après avoir longtemps résisté, Ramnès cède enfin à la nature, à la séduction de l'amante, à la jeunesse qui bouillonne en lui. Naïs va l'entraîner hors du Temple. Mais voici que la statue d'Isis, qui avait fasciné le néophyte, s'anime d'une vie magique sous le rayon qui la frappe. Elle étend le bras et Naïs tombe morte. Ramnès reste pétrifié.

D'une voix solennelle, Isis rappelle au parjure que nul mortel ne trahit impunément le serment fait aux Dieux. Puis la déesse, dont le corps est devenu translucide et fulgure d'un éclat surnaturel, descend de son socle et embrasse le téméraire qui meurt de ce baiser. Son âme monte vers les Dieux, vers l'Aurore éternelle.

Ce poème, d'un symbolisme et d'un mysticisme transparent, est écrit dans une forme parfois négligée et trahit une certaine inexpérience d'exécution, mais il vibre d'un bout à l'autre du sentiment le plus noble; une

haute idée le traverse et l'illumine. Je dirai qu'il est un exemple rare au milieu des tentatives de la poésie contemporaine, car il nous montre, dans un jeune homme de vingt-deux ans, le tourment de la vérité éternelle. Chez lui le désir de pénétrer le dessous des choses et le mystère de l'au-delà domine toutes les autres passions qui d'habitude agitent et bouleversent cet âge. Et notez qu'il n'y a ici rien de factice, aucune pose, mais une aspiration sincère, un enthousiasme fervent. Ce grand sérieux, cette passion ardente pour la vérité, cette ré-

solution de souffrir et de lutter pour elle, de lui tout sacrifier, ne sont-ils pas un signe des temps nouveaux, un phénomène rassurant au milieu de tant d'autres symptômes de frivolité ou d'étroitesse ?

Les poésies lyriques qui complètent le volume intitulé *Nuit d'Égypte*, sont variées de ton et d'une grande fraîcheur d'impression. La dernière pièce *Ame de poète* donne la clef de la nouvelle phase de cet esprit inquiet. Voici venir, j'imagine, les gens du dehors, les mondains, les curieux et les sceptiques. Ils demandent à ce jeune privilégié

qui fuit les fêtes bruyantes et les divertissements, qui mène une vie étrange d'étude et de méditation, la cause des ombres qui chargent son front, des tristesses qui pèsent sur sa jeune âme. « Quoi, dit-il, vous êtes né dans les circonstances les plus heureuses. Aucun nuage n'a troublé votre jeunesse. Une mère idéale et d'un genre unique a couvé votre adolescence comme le pourrait faire une Muse. Vous avez grandi parmi les roses de la tendresse et les lys de la beauté. Que vous manque-t-il donc ? »

Pourquoi pleurer, ô toi, le préféré des anges
Poète dont l'âme erre au monde des esprits,
Buvant au sein des nymphes, pur de tout mélange,
Le lait de vérité dont elle se nourrit.

Or, voici la réponse du poète :

Mortel, oui j'ai vécu dans le monde des âmes,
Les Muses m'ont nourri d'un nectar sans pareil,
J'ai traversé les cieux sur mes ailes de flamme,
Et je me suis senti ruisselant de soleil.
Mais en passant là-bas, où rêvent les étoiles,
J'ai senti comme un souffle infini de douleur
Et mon cœur s'est gonflé comme gonflent les voiles
Quand une brise passe parmi leur blancheur,
Et mon âme a compris la souffrance du monde.

*
* *

« La souffrance du monde », tel est le nouveau problème qui s'offre au poète et telle sera la nouvelle préoccupation qui va

se joindre à la première. Tel est aussi le sens du nouveau recueil *Au fond des yeux*. Ces petits poèmes, écrits en courtes strophes, où déferlent doucement, vague après vague, les émotions intimes du poète, racontent l'initiation d'une âme à la vie intérieure par le repliement sur elle-même et par les coups de sonde qu'elle jette instinctivement dans les autres âmes. Le jeune songeur a remarqué qu'en y regardant bien, on trouve au fond des yeux humains « quelque chose comme une synthèse de ce qu'ils ont coutume de voir ». Il a remarqué autre chose

encore, à savoir que le corps humain n'a que l'apparence de la vie. Il n'est qu'une matière morte mue par une force invisible. « Les yeux seuls ont au fond d'eux-mêmes un peu d'âme visible ». Voilà pourquoi les yeux le charment et le retiennent. Pour un temps, il n'aimera et ne regardera plus que les yeux humains, afin d'y trouver et d'y contempler les douloureuses *Captives*.

Comme les lucarnes des prisons par où les captifs regardent dans l'existence, ainsi les yeux sont pareils à des fenêtres où seraient accoudées nos âmes.

Et les âmes regardent la vie, celle qui est, mais que nous ne voyons point.

... Ainsi les âmes se contemplent et se reconnaissent les unes les autres.

Alors il semble qu'un frisson pareil à celui du bonheur, mais plus vague et plus délicieux infiniment que lui, entre en nous. C'est ce que nous avons appelé *la Sympathie*.

Grâce à cette sorte de talisman qu'est la sympathie divinatoire, le voyant discerne maintenant la qualité des âmes dans toute leur diversité, avec leurs nuances innombrables. Dans ce scintillement multicolore et toujours nouveau des âmes, il distingue les rieuses, les naïves et les candides, qui sont jeunes encore, les âmes fortes et bonnes qui ont derrière elles un passé plus ou moins long. Car l'âme

s'est développée plus ou moins en ses incarnations précédentes. Il y a des yeux ardents qui révèlent « des âmes tropicales ». Il en est aussi qui sont comme « des mers de glace par où ne regarde aucune âme et qui inspirent la terreur ». Jean de Bère a profondément senti que les yeux ne deviennent vraiment le langage des âmes que lorsqu'ils expriment des choses que la parole ne peut pas exprimer.

Quand les yeux disent aux yeux des choses ineffables, alors seulement les âmes entrent en communion avec les âmes.

Le mystère qui s'accomplit alors, c'est le baiser que par les yeux se donnent les âmes.

Alors pieusement, dans le silence, nos

bouches se cherchent comme pour consacrer par le baiser des lèvres, la sainteté du baiser des yeux.

On lira avec un intérêt particulier le chapitre de ce recueil intitulé *le Mystère d'Amour* où le poète se rapproche de la vérité transcendante à travers un sentiment dont la poésie ne connaît en général que le mode passionnel et troublant et qu'il fait vibrer ici sur le mode spirituel le plus pur. La pièce qui s'appelle *la Nuit*, d'une sensibilité subtile et délicate, donnera mieux qu'une autre la note de tout le volume.

Sais-tu pourquoi j'aime la Nuit et ses interrogations et son mystère?

Sais-tu pourquoi je l'aime plus que les aubes roses et plus que la brûlure des midis; plus que les couchers sanglants et plus que la clarté flottante des crépuscules?

C'est parce qu'elle entendit le frémissement ailé de nos lèvres à l'heure du premier baiser.

C'est parce qu'il me semble qu'elle a gardé religieusement en elle comme le souvenir de ce baiser; et chaque fois qu'elle revient, il me semble qu'en l'écoutant s'approcher, j'entends le frémissement de nos lèvres.

Sais-tu pourquoi j'aime la Nuit plus que l'espérance des aubes et la vie des midis, plus que la passion des couchers, plus que la mélancolie des crépuscules?

C'est parce qu'elle est le sanctuaire où veille ce qui m'est le plus cher, ce qui vaut mieux que l'espérance et que la vie, et que les passions et que la mélancolie.

Dans la nuit veille le souvenir de mon amour.

Ajoutons que *le Mystère d'Amour* de M. Jean de Bère contient toute sa philosophie. C'est celle des âmes sœurs. Elle prend ici un accent particulier et s'accompagne d'une idée ésotérique. « Comme ces parcelles de chaleur et de lumière qui se détachent des étoiles et tombent à travers le ciel, ainsi nos âmes, la sienne et la mienne, parcelles de vie et de divinité, quittèrent ensemble l'Étoile pour l'exil de la Terre... Depuis ce moment, nos âmes, la sienne et la mienne, tout le long des routes de retour se cherchent et s'appellent, car l'une n'est pas un

tout harmonieux sans l'autre... Et pour une âme seule le voyage vers l'Étoile est si pénible et si lointain. » Au cours de ce voyage, à travers mainte incarnation, elles se sont plus d'une fois rencontrées, attirées, frôlées et reperdues par les sentiers tortueux des vies terrestres et les routes immenses de l'Au-delà qui plongent dans l'Infini. Dans cette vie même, le poète a retrouvé la bien-aimée. Tous deux, pour un moment, se mettent en route et suivent ensemble l'Étoile, qu'ils aperçoivent, de temps à autre, à travers les ténèbres, entre les écueils et les

nuages, emportés qu'ils sont par le fleuve de la vie, sur de frêles nacelles qu'ils essayent vainement de lier l'une à l'autre. A un moment donné, Elle perd l'Étoile de vue, sa barque est prise par un remous qui l'emporte vers le gouffre — et le poète désolé poursuit seul sa route. Quand et où retrouvera-t-il sa compagne prédestinée? — D'un symbolisme touchant et vraiment suggestif est le rêve par lequel le poète se console. Il erre en songe parmi de hautes murailles sans issue. Tout à coup, dans l'ombre noire, il voit briller une toute petite étoile. Il la

prend dans ses mains et reconnaît en frémissant que c'est une larme de l'Aimée. Avec cette larme lumineuse, il espère retrouver un jour la trace de la chère Égarée.

Le sens symbolique de l'Étoile est clair. Elle représente le monde divin d'où les âmes embryonnaires sont descendues et où elles doivent retourner à l'état conscient après une longue évolution. Cet astre brillant a laissé son reflet dans les âmes, faible étincelle qui grandit par l'effort et où l'âme reconnaît sa propre essence avec un souvenir de sa patrie immortelle.

Dans le troisième groupe de poèmes, *la Vie illusoire*, l'auteur considère la vie humaine en général à la lumière de ce monde intérieur où il a pénétré. Il revit ses impressions de jeunesse et y trouve déjà les aspirations qui l'ont conduit à la cime où il est parvenu. Là, il comprend et mesure la hiérarchie des âmes. La plupart d'entre elles ne savent pas qu'en réalité tous les chemins mènent à la même montagne par d'infinis détours et de profondes vallées. Les unes, qui se connaissent, sont déjà conscientes de leur but ; les autres, plus nom-

breuses, qui s'ignorent, errent encore dans les ténèbres. « Toutes les âmes marchent, toutes les âmes approchent, d'étape en étape, d'horizon en horizon, pleines du désir infini d'être dans la Lumière. Et ce désir c'est la foi. »

Le livre de Jean de Bère s'arrête devant la porte de l'Inconnu et du Mystère. Il ne le décrit ni ne le formule, mais il sait que l'Au-delà existe et que de là filtrent les rayons qui nous guident. Il a vu l'Étoile. Pour certains littérateurs contemporains, exploiteurs du snobisme et de la crédulité publique, le mysti-

cisme n'est qu'affectation et tour de force, un masque d'originalité et de bizarrerie, une chimère amusante. Tel n'est point le cas de M. Jean de Bère. Ses émotions sont réelles et vécues. Sa foi n'est ni feinte, ni aveugle, elle repose sur une expérience intime, sur une véritable perception psychique.

Ainsi le voyage du songeur n'a rien de chimérique, car les voix du silence et l'irradiation intérieure de l'Invisible trouvent leur contre-épreuve dans la réalité visible.

Le sens de l'Éternel qui rayonne à travers l'Éphémère,

voilà ce que le poète a conquis dans son tour d'exploration à travers les âmes par les yeux. Du chaos de l'humanité en ébullition perpétuelle, surgit, lointaine encore et imprécise, mais lumineuse cependant, la vérité qui est aussi la vie éternelle, c'est-à-dire la compréhension de soi, de l'univers et de Dieu par la sagesse divine et par l'amour universel. Avec une singulière précocité, l'auteur, si jeune encore, a pressenti et formulé à sa façon cette vérité qui est généralement le résultat d'une longue vie.

Faut-il s'étonner si l'évanes-

cence de bien des rêves et le naufrage des premières illusions ont laissé sur son âme un voile de mélancolie, malgré l'Étoile qui luit à travers ? Mais, puisqu'il a découvert cette Étoile, qui n'est pas seulement un but divin, qui éclaire aussi les routes de la terre, il faut lui souhaiter de revenir à la nature et à la vie avec cette Lumière intérieure, qui permet de distinguer l'Ephémère de l'Éternel et de revêtir celui-ci du verbe vivant de la Beauté.

Édouard Schuré.

# LES YEUX

# LES RELIQUAIRES

## LES RELIQUAIRES

Avez-vous jamais regardé jusqu'au fond les yeux des inconnus qui croisent votre route?

Avez-vous jamais remarqué comment les yeux gardent au fond de leurs prunelles, un peu de ce qu'ils viennent de fixer, et quelque chose comme une synthèse de ce qu'ils ont coutume de voir?

C'est ainsi que nous avons rencontré des yeux qui avaient au fond d'eux-mêmes des infinis miroitants, pareils à ceux que le marin regarde chaque jour à l'heure scintillante des aubes claires.

Parfois des yeux avec en eux des infinis grandioses, pareils à ceux qu'on découvre du haut des cimes; des infinis tristes, pareils à ceux des fagnes aux brumes crépusculaires.

Tous les yeux! Ceux où il y a des océans et ceux où il y a des plaines, ceux où il y a des bruyères et ceux où il y a des brouillards; surtout ceux qui viennent de là-bas et qui sont remplis de soleil. Tous les yeux!

Avez-vous jamais remarqué qu'ils sont à nos êtres ce que les reliquaires pleins de toute la sainteté sont aux églises, car ils renferment en eux toute la force et la confiance, la joie et la volupté dont nous sommes capables ; tout ce que nous avons de pureté et de mélancolie ?

Avez-vous jamais remarqué que les yeux gardent au fond de leurs prunelles en quelque sorte la synthèse de nos émotions, et ce qu'elles ont de véritablement réel ?

Car dans ce qui est notre corps, il semble que les yeux seuls soient réellement vivants, et que le reste

ne soit qu'une chose qui aurait l'apparence de la vie, de la mort qui grimacerait tous les aspects de la vie.

Hallucination de la vie! puisque les yeux seuls ont au fond d'eux-mêmes un peu d'âme visible.

# LES CAPTIVES

## LES CAPTIVES

Comme les lucarnes de ces prisons par où les captifs regardent dans l'existence, ainsi les yeux sont pareils à des fenêtres où seraient accoudées nos âmes.

Et les âmes regardent la Vie, celle qui est, mais que nous ne voyons point.

Lorsque les yeux sont beaux et purs, nous apercevons derrière eux, en passant, toutes les âmes qui contemplent, et si nos yeux à nous sont aussi beaux et purs, nos âmes reconnaissent les autres âmes et s'en réjouissent.

Alors il semble qu'un frisson pareil à celui du bonheur, mais plus vague et plus délicieux infiniment que lui, entre en nous.

C'est ce que nous avons appelé la Sympathie.

Et nous apercevons ainsi en passant des âmes douloureuses et qui souffrent d'être de ce monde, ou qui pleurent d'un mal connu d'elles seules.

Leurs yeux sont pleins de mélancolie.

Parfois, des âmes rieuses qui luttent avec ferveur et marchent vers un but d'espoir et de gaîté.

Il y a aussi les yeux naïfs et candides d'âmes jeunes et qui s'étonnent ; les yeux tendres et forts d'âmes qui sont bonnes et indulgentes, parce qu'elles savent.

Et quand nous passons, nous sentons que toutes ces âmes reconnaissent aussi les nôtres.

Mais il y a des yeux froids comme des mers de glace et par où ne regarde aucune âme.

Et quand nous passons, nous

sentons que nos âmes ont un long frémissement de terreur.

C'est qu'elles savent que là était une sœur captive à qui tout avait été pris, tout jusqu'à la lumière.

# LE BAISER

## LE BAISER

Quand la parole se tait, alors les yeux s'ouvrent et parlent.

Et quand les yeux disent aux yeux des choses ineffables, alors seulement les âmes entrent en communion avec les âmes.

Et les âmes se confondent et sont si intimement « Une » que

dans les pupilles de l'Autre, nous voyons notre propre image.

Mais lorsque les yeux se parlent ainsi, le mystère de ce qu'ils expriment, et que nous ne comprenons pas, nous entoure comme un trouble délicieux.

Et nous sentons que s'accomplit une chose mystérieuse et divinement belle.

Ce mystère, c'est le Baiser que par les yeux se donnent les âmes qui s'aiment.

Alors pieusement, dans le silence, nos bouches se cherchent, comme pour consacrer par le baiser des lèvres, la sainteté du Baiser des yeux.

# LES YEUX QUI MEURENT

## LES YEUX QUI MEURENT

Il est une heure fatidique où la Vie s'en va de nous. Nous l'avons appelée la Mort.

Ne semble-t-il pas qu'à cet instant une chose qu'on n'aperçoit point, mais que l'on sent fuir, quitte notre corps?

Et cependant vous avez observé sans doute, un jour, en voyant

mourir, que ce n'est point notre être qui change, vous avez observé que ce n'est pas en lui qu'on sent la mort, toute comme elle est.

On dirait du sommeil, si ce n'est que le souffle ne soulève plus la poitrine et que le sang ne fait plus battre les tempes.

Car notre corps reste le même, il a les mêmes formes, et son expression reste quasi la même, lui qui pendant l'existence n'est en réalité qu'une chose morte, qu'un mystère ferait se mouvoir et sentir.

Mais les yeux! tous les yeux derrière lesquels nous avions vu

les âmes contempler l'existence ; les yeux au fond desquels nous avions reconnu la Vie dans toute sa joie et dans toute sa douleur, les yeux pleins de mers ou de bruyères, de brouillards ou de soleil ; les yeux ardents, les yeux lassés, et ceux où il y avait de l'espoir et ceux où il y avait des sanglots.

Mais les yeux derrière lesquels nous avions vu des âmes qui reconnaissaient les nôtres, même ceux qui étaient froids comme des mers de glace ; tous ces yeux se fixent et se voilent.

Ce sont eux, les seuls qui meurent vraiment ; ils n'ont plus au

fond d'eux-mêmes ni mers, ni bruyères, ni brouillards, ni soleil; ils n'ont plus en eux de joie ou de douleur, d'ardeur ou de lassitude, ils n'ont plus d'espoir et plus de sanglots.

On dirait qu'ils se vident.

Et c'est pourquoi cette heure fatidique est peut-être la seule où nous nous rendions compte que notre corps ne peut rien, n'est rien sans cette chose indéfinissable que nous avons vue s'en aller au fond des yeux qui meurent, cette chose qui est la Vie, et qui doit être l'âme.

# LE
# MYSTÈRE D'AMOUR

# LES SŒURS

## LES SŒURS

Comme ces parcelles de chaleur et de lumière qui se détachent des étoiles et tombent à travers le ciel, ainsi nos âmes, la sienne et la mienne, parcelles de Vie et de divinité, quittèrent ensemble l'Étoile pour l'exil de la terre.

Et ce jour fut aux temps de la première humanité.

Et nos âmes, la sienne et la mienne, sont en quelque sorte pareilles aux deux moitiés d'un même anneau, tant elles sont semblables, car elles sont nées le même jour, au même endroit, dans l'infini de l'Étoile.

Et cependant l'une des deux n'est pas un tout harmonieux sans l'autre.

Depuis ce jour, qui fut aux temps de la première humanité, nos âmes, la sienne et la mienne, ont entrepris à travers l'existence le long voyage du retour.

Des obstacles ont surgi sur notre route, des forces inconnues nous ont entourés de leur menace,

et dans l'obscurité, son âme lasse s'est égarée au milieu des forêts de l'existence.

Et depuis ce moment, nos âmes : la sienne et la mienne, tout le long des routes du retour, se cherchent et s'appellent, car l'une n'est pas un tout harmonieux sans l'autre.

Et pour une âme seule, le voyage vers l'Étoile est si pénible et si lointain !

AMOUR

## AMOUR

Depuis le jour où la sœur de mon âme s'égara, mon âme continue seule la route vers l'Étoile, à travers l'existence.

Elle va seule et triste, car elle sent que depuis ce jour, en quelque sorte la moitié d'elle-même lui manque et qu'elle n'est plus un tout harmonieux.

Elle est comme le moine prosterné sur les dalles des cellules et qui clame au Seigneur son désespoir d'être celui qui ne crée point, parce qu'il n'est rien à lui seul et que la féminité lui est fermée.

Et mon âme est triste de n'être qu'une chose incomplète et qui, seule, ne peut que des choses vaines, depuis ce jour lointain où elle perdit la sœur.

Et mon âme appelle sa sœur et la cherche, car elle sent que toute une moitié d'elle-même lui manque.

Et sur le chemin de l'existence, elle rencontre beaucoup d'autres âmes qui toutes ont perdu leur sœur.

Alors trompée par l'ombre de la route et poussée par le désir ardent de se compléter, mon âme croit voir parfois la sœur, qui jadis s'égara parmi les forêts d'existence, dans l'une de celles qui croisent son chemin.

Et pendant des jours, pendant des années même, quelquefois pendant des vies, mon âme et celle qui croisa son chemin, voyagent l'une près de l'autre par la route vers l'Étoile.

Mais l'heure vient où toutes deux reconnaissent qu'elles ne sont point les sœurs !

Alors elles se quittent avec les sanglots de n'avoir fait du bon-

heur que le rêve, avec la douleur d'avoir cru amour ce qui n'était qu'un leurre.

Et cependant de désillusion en désillusion, mon âme continue à chercher dans l'ombre de la route, pleine de l'espoir de retrouver la sœur, un jour dans la lumière.

Mon âme cherche sans trêve, poussée par l'espoir infini de redevenir un tout harmonieux, de redevenir « Une » avec son âme sœur !

Et l'amour, c'est ce désir divin de parfaite Unité.

# LA NUIT

## LA NUIT

Sais-tu pourquoi j'aime la Nuit, et ses interrogations et son mystère?

Sais-tu pourquoi je l'aime plus que les aubes roses et plus que la brûlure des midis; plus que les couchers sanglants et plus que la clarté flottante des crépuscules?

C'est parce qu'elle entendit le frémissement ailé de nos lèvres à l'heure du premier baiser.

C'est parce qu'il me semble

qu'elle a gardé religieusement en elle comme le souvenir de ce baiser ; et chaque fois qu'elle revient, il me semble qu'en l'écoutant s'approcher, j'entends le frémissement de nos lèvres.

Sais-tu pourquoi j'aime la Nuit plus que l'espérance des aubes et la vie des midis, plus que la passion des couchers, plus que la mélancolie des crépuscules ?

C'est parce qu'elle est le sanctuaire où veille ce qui m'est le plus cher, ce qui vaut mieux que l'espérance et que la vie, et que les passions et que la mélancolie.

Dans la nuit veille le souvenir de mon amour.

# DEUX AMES

# DEUX AMES

Les rivières de leurs destinées se sont jointes et leurs flots mêlés coulent vers l'Inconnu.

L'Une se laissait aller au fil de l'eau ; Elle glissait avec un sourire parce que les rives étaient belles et que tout lui paraissait facile.

Et ses yeux étaient pleins de joie.

Quand des roches barraient

sa route, le courant les contournait et Elle passait à côté, sans se blesser.

Jamais aucun souci ne troublait sa sérénité pure. Hier tout avait bien été, aujourd'hui, tout allait bien ; pourquoi tout n'irait-il pas bien demain ?

Au loin brillait l'Étoile, et Elle regardait l'Étoile, et se réjouissait de la voir.

Et quand les courbes de la rivière la lui faisaient perdre de vue, Elle restait sereine, parce que toujours Elle avait retrouvé l'Étoile de l'autre côté de la courbe et qu'Elle pensait qu'il en serait toujours de même.

L'Autre suivait auprès d'Elle la rivière des destinées.

Mais quand les courbes de la rivière menaçaient de lui cacher l'Étoile, l'Autre luttait contre le courant et le coupait pour avoir toujours l'Étoile devant les yeux.

Alors le courant la jetait contre les roches et Elle se blessait; et quand Elle rejoignait sa compagne de l'autre côté de la courbe, Elle était toute meurtrie des obstacles surmontés au passage, et toute palpitante de l'angoisse qu'Elle avait eue de ne plus retrouver sa compagne au delà de la courbe.

Et pendant des jours, pendant des mois, pendant des années

même, toutes deux suivirent ainsi le fil de leurs destinées.

Mais un jour, il y eut une grande courbe, et l'Une perdit de vue l'Étoile et ne la revit plus.

Les rivières de leurs destinées se sont séparées.

L'Une, le courant de son destin l'entraîna vers le gouffre, et Elle s'abîma dans l'océan d'existence.

L'Autre continue toute seule avec des sanglots, la route ardue vers l'Étoile.

# LE REGARD

## LE REGARD

Lorsque Celle que nous aimons est loin de nous, si loin que nos yeux ne peuvent plus la voir, si loin que nous mettrions des journées et des journées pour la rejoindre, alors il nous prend une angoisse comme si la séparation devait être éternelle.

Mais chaque fois que nous nous

absorbons en nous-mêmes, et que notre Ame qui s'en va toute vers Elle, la cherche au delà des montagnes et des mers, il semble que nous la retrouvons toute, comme elle est.

Alors, notre Ame heureuse la suit partout. Et son Ame à Elle qui nous cherchait aussi, trouve notre Ame, et toutes deux restent tout près l'une de l'autre et se murmurent délicieusement le mystère d'Amour.

Mais lorsque Celle que nous aimons veut nous oublier, son âme ne va plus au-devant de la nôtre, et la nôtre, en vain, longtemps cherche.

Enfin lassée de ne plus rencontrer la Sœur, et de suivre Celle qui ne veut plus sentir la Compagne attachée à ses pas, elle retourne à nous, toute triste et mélancolique.

Alors, revenant à nous-mêmes, nous ne sommes plus que douleur et souffrance. Nous avons trop compris l'écroulement du rêve.

Car lorsque vient l'instant où nos yeux perdent de vue Celle que nous aimions, notre Ame continue à la voir.

# LE RÊVE

## LE RÊVE

Elle m'a dit :

« J'ai rêvé cette nuit que tu ne m'aimais plus.

« Tu m'avais rencontrée sur ta route et tu m'avais prise par la main ; je te suivais, car j'avais confiance en toi, et notre amour était noble et pur.

« J'ai rêvé que tu ne m'aimais

plus et que ta main quittait la mienne ; j'ai rêvé que tu m'abandonnais et que je restais là, toute seule, perdue sur la route.

« J'ai rêvé que tu t'éloignais et que tu cherchais à tuer notre Amour.

« Je t'ai vu tuer ton amour, froidement, sans un regret.

« J'ai rêvé que je restais là toute seule et malgré tout, je t'aimais encore.

« Et lorsqu'un peu de soleil en se glissant parmi les cils de mes paupières, les a ouvertes, j'ai senti que mon visage était tout humide et j'ai vu qu'il y avait des perles dans mes cheveux.

« J'avais pleuré toutes les larmes de mon cœur. »

Voilà ce qu'autrefois Elle m'a dit!

Et maintenant c'est Elle qui ne m'aime plus, c'est Elle qui a détaché sa main de la mienne, Elle m'a abandonné, Elle a tué son amour.

Et c'est moi qui l'aime encore, malgré tout!

Pourquoi n'a-t-elle point compris ce que la mort de notre amour devait me causer de souffrances, Elle que le rêve seul de cette mort faisait longuement sangloter?

# L'IMAGE

## L'IMAGE

Quand sur le chemin long des destinées, nous avons rencontré Celle dont nous rêvions avant de la connaître (comme nous rêvons de toutes les choses que nous pressentons avant de les avoir vues) alors le Miracle d'Amour s'accomplit en nos âmes.

Et le rêve d'Amour que nos âmes gardaient jalousement der-

rière trois portes d'airain, ce rêve grandit et prend en nous le visage de Celle qui était sur notre route.

Et comme les prêtres d'antan veillaient sur la statue du dieu caché au fond des sanctuaires, notre âme veille sur l'Image lumineuse éclose en elle.

Alors nous nous replions en nous-mêmes, nous pénétrons seuls dans le temple de notre âme et nous adorons l'Image divine dont la lumière nous éblouit et nous aveugle.

Mais lorsque celle qui était sur notre route passe et nous abandonne le trouble du désespoir s'abat sur nous et nous paralyse.

Alors, lentement, avec ses griffes

de fer, la Raison déchire, arrache par lambeaux l'Image... La lumière s'en va toute !

Et notre âme contemple en sa détresse la destruction, et elle assiste à l'agonie longue de son Amour.

Puis, quand nous pénétrons de nouveau au temple de notre âme, le sanctuaire est vide, tout à fait vide, et la nuit règne en lui !

Alors, chassés par l'angoisse affreuse qui nous brise, à travers les sanctuaires sans clartés, nous cherchons toujours, en sanglotant, l'Image de notre Amour.

Et cependant, nous savons qu'Elle est morte !

# ESPOIR

# ESPOIR

## I

Celle que j'aimais m'a abandonné, et maintenant j'erre dans la nuit, et mes yeux ont peur, car ma lampe s'est éteinte et ils ne voient plus que de l'ombre.

Et j'ai peur, parce qu'à mes sanglots, ne répond que le trouble du silence des ombres.

## II

J'ai cherché dans la nuit Celle que j'aimais, mais j'ai rencontré un mur haut comme une montagne; j'ai cherché la porte, mais ma lampe était éteinte, et je n'ai rien trouvé.

## III

Alors j'ai écouté, et de derrière les murailles, j'ai entendu monter comme le grondement de l'océan ; j'ai écouté longuement et j'ai entendu dans le tumulte, un éclat de rire qui m'a déchiré les entrailles !

## IV

J'ai attendu toute la nuit, et j'ai frappé le mur de mes poings, et je l'ai labouré de mes ongles; et maintenant mes mains me font mal et saignent, et j'ai de la poussière de roc au bout des doigts.

## V

J'ai attendu jusqu'à ce que le matin mette du rose et de la pourpre au ciel et sur le faîte des murailles; alors j'ai trouvé la porte et je l'ai ouverte.

## VI

J'ai franchi le seuil, mais les murailles étaient si hautes, qu'elles ne laissaient point passer le soleil.

Et dans cette obscurité, j'ai cherché Celle que j'aimais.

## VII

J'ai cherché partout Celle que j'aimais, et j'ai rencontré beaucoup d'êtres, tous semblables dans l'ombre, mais Elle, je ne l'ai pas reconnue dans leur foule, car la nuit était profonde, et ma lampe éteinte.

## VIII

Puis je l'ai appelée par son nom, mais les sanglots de mon cœur brisaient ma voix, et ma voix se perdait dans le tumulte et les éclats de rire.

## IX

Enfin lassé, je m'en suis retourné; en repassant la porte, j'ai vu sur le seuil quelque chose qui brillait comme une Étoile.

## X

Alors je me suis arrêté; je me suis agenouillé près de cette chose

qui brillait seule dans de la nuit...

Et j'ai reconnu que c'était une de ses larmes.

## XI

Et tout mon être a frémi, j'ai pris la petite Étoile entre mes doigts et je suis revenu en arrière.

## XII

Et je cherche toujours dans la nuit, entre les murailles, ma bien-aimée.

...Peut-être la retrouverai-je à la lueur de cette larme...

# LA VIE ILLUSOIRE

# JEUNESSE

# JEUNESSE

...Et c'est ainsi que je me rappelle ma toute jeunesse.

J'allais par les bois, par le grand silence plein de voix de la forèt.

J'allais entre les torses roux et tordus des arbres, et les arbres me semblaient vivants ; je caressais les fleurs sous les fougères, et les fleurs et les fougères me semblaient vivantes.

Je plongeais mes regards d'enfant très loin dans l'ombre bleue des allées et je suivais le frémissement doré des moustiques dans un rayon.

Alors dans l'ombre bleue des allées, je voyais passer des visions de nymphes ou d'anges.

Les belles jeunes filles me faisaient des signes et me parlaient, et j'avais peur, car je ne les comprenais pas; et j'avais peur des insectes dorés, parce qu'eux aussi avaient un langage inconnu.

...Cependant, j'aimais les visions des belles jeunes filles et j'aimais le frémissement des insectes...

# PÈLERINAGE

## PÈLERINAGE

Depuis bien longtemps je parcours l'une après l'autre les routes de la vie, de l'orient à l'occident, du nord au sud.

Et je n'ai jamais franchi deux fois la même route, et si cela m'est arrivé, je n'en ai rien su.

Car, comment reconnaître dans une route couverte de neige, la

route fleurie parcourue jadis; ou dans celle battue par la pluie, celle resplendissante de soleil?

Et voilà : la vie est ainsi faite; un jour apporte le brouillard et l'autre, la lumière; une saison, les frimas, et l'autre, les roses; une année, la douleur et l'autre la joie...

Comment reconnaître alors si ce qui était triste hier, est la même chose que ce qui est gai aujourd'hui?...

# LES VIOLES

## LES VIOLES

Pour nous, toutes les âmes se ressemblent, car nos yeux n'ont pas encore appris à les distinguer.

C'est à peine si nous avons le sentiment que des âmes sont là, autour de nous ; comment alors nos yeux parviendraient-ils à voir que l'une est pleine de noblesse et que l'autre est toute troublée ; qu'une

autre encore est toute de passion.

Nos yeux ne les distinguent pas entre elles, car les âmes sont pareilles aux violons, tous semblables pour ceux qui ne savent point reconnaître leurs courbes et leur étoffe.

Des âmes sont pareilles aux violons nouveaux encore malhabiles aux vibrations et dont la voix n'est pas harmonieuse.

Certaines sont comme des violons anciens nés de la main de maîtres ; presque rien ne les distingue des autres, mais quand ils se mettent à résonner, leur voix est grande et forte, et l'harmonie s'étend au loin.

Il y a aussi des violes très vieilles, dont la voix a des émotions délicieuses, pleine de tendresses et dont l'harmonie est discrète ; les artistes qui les ont créées y ont apporté tous leurs soins ; elles ont connu des siècles : une seule caresse suffit à les faire vibrer, et leur chant est comme le souvenir de toutes les chansons dites jadis, pendant les siècles écoulés.

L'âme des poètes n'est-elle point semblable à ces violes ?

# LE TEMPLE DU RÊVE

## LE TEMPLE DU RÊVE

Lorsque vint le jour où je sortis de l'extrême jeunesse et où je commençai à remarquer que l'existence n'est pas faite uniquement de rires et de jeux, j'en fus troublé jusqu'au fond de moi.

Et mon âme au sortir de son demi-sommeil s'étonna des obs-

tacles surgissant à chaque pas sur sa route.

Et elle souffrit, car elle se blessait aux obstacles, et elle eut peur, car il y avait des êtres aux regards sombres qui marchaient autour d'elle.

Alors mon âme déjà meurtrie voulut un temple où se prosterner devant la Beauté, devant la Lumière.

Elle voulut un temple où elle serait seule et loin des regards sombres qui font mal.

Et mon âme implora.

Alors parut près d'elle un génie immense dont les ailes semblaient pouvoir couvrir le ciel au delà d'un

horizon à l'autre, et il dit à mon âme : « Vois et je te bâtirai le Temple. »

Et prenant autour de lui, dans le vide, des choses qu'on ne voit point, il en construisit un temple merveilleux, car ce qu'il touchait prenait des formes lumineuses.

Et mon âme entra dans les sanctuaires et s'absorba dans la contemplation de la Beauté et de la Lumière.

Mais à peine le Temple était-il achevé, que les choses qu'on ne voit point et auxquelles le génie avait donné une forme lumineuse, se ternissaient déjà, puis s'effritaient.

Bientôt les regards qui font mal pénétrèrent jusqu'à mon âme et la blessèrent.

Enfin le Temple s'écroula.

Et mon âme resta meurtrie avec la souffrance d'une chose aimée et qui n'est plus.

Alors elle implora de nouveau, et de nouveau le Génie aux ailes immenses parut et construisit un nouveau Temple, avec des choses qu'il prenait dans le vide et auxquelles il donnait une forme lumineuse.

En vain ! Chaque fois le Temple s'écroulait.

Et, malgré tout, mon âme implore chaque fois le Génie !

Pourquoi? puisqu'elle sait que l'imagination construit, d'illusions trop vite mortes, un Temple de rêve qui ne dure jamais !

# LE CORTÈGE ILLUSOIRE

## LE CORTÈGE ILLUSOIRE

Le monde de notre âme est peuplé d'images brillantes, de formes exquises qui toutes sont nées de notre âme.

Il semble que notre âme se crée autour d'elle comme un cortège qui soit fait de ses désirs et de ses aspirations.

Et ce cortège la suit partout comme une hantise.

Alors notre âme passe de l'une de ces images exquises qu'Elle a créées à l'autre, et les caresse comme on caresse les choses que l'on aime parce qu'on les a créées.

A l'entour du cortège de notre âme s'agite la réalité brutale, mais notre âme qui la sent proche se détourne pour ne point la voir, car Elle sait que le contact avec la réalité serait pour elle une douleur infinie.

Et notre âme ne voit que les Images qu'Elle a créées, seules ces formes existent pour Elle et Elle les contemple, de même

qu'une mère uniquement s'absorbe dans la contemplation de ses enfants.

Et peu à peu la hantise se fait toute dominante.

Enfin tout le cortège illusoire devient pour notre âme la seule réalité et cependant Elle sait que le cortège n'est fait que de ses propres désirs et de ses aspirations.

Mais lorsque la réalité brutale brise d'un choc les formes exquises, alors notre âme est toute perdue de souffrance et de crainte.

Crainte de se voir face à face avec la réalité brutale ; souffrance de voir mourir ce qui est né d'Elle et qu'Elle croyait immortel.

# LA CUIRASSE

# LA CUIRASSE

Il y a des âmes qui ne sont pas fortes et qui ont la crainte de la souffrance.

Elles suivaient par l'existence la route vers l'Étoile et s'entouraient du cortège d'images illusoires, assez denses pour leur voiler de rose la réalité brutale, assez trans-

lucides pour ne point leur voiler l'Étoile.

Elles suivaient la route ; aux carrefours, Elles pénétraient au Temple de Rêve ; là, dans les sanctuaires, Elles adoraient l'Étoile, et sa beauté et sa lumière.

Mais la mort des illusions fragiles aux couleurs tendres et l'écroulement perpétuel du temple sous les chocs de la réalité, les faisaient souffrir jusqu'à les rendre lâches.

C'étaient des âmes peu fortes.

Et dans leur crainte de douleurs nouvelles, Elles se sont enveloppées d'une illusion épaisse et dure comme une cuirasse.

Et chaque jour qui vient de

naître, trouve la cuirasse plus épaisse et plus dure que le jour qui vient de mourir.

Peu à peu les âmes faibles en sont tellement couvertes que la réalité brutale n'a plus prise sur Elles, mais Elles ne voient plus l'Étoile.

Elles vont par la route à travers l'existence, vers où le hasard les conduit ; Elles vont en titubant, comme des aveugles.

Et les âmes fortes qui passent à côté d'Elles et qu'Elles ne voient point, se demandent quelles sont bien ces choses informes qui sont aveugles et que le hasard pousse vers on ne sait où.

Mais il arrive un jour où les âmes faibles sentent au fond d'Elles une douleur qui grandit et les déchire sous la cuirasse épaisse et dure, une douleur de ne plus voir, de ne plus adorer l'Étoile, et d'aller vers on ne sait où.

Alors, dans leur désespoir, Elles clament pour revoir l'Étoile, fût-ce au prix de la brutale réalité.

Elles essayent de briser la cuirasse d'habitude qui les serre, mais en vain, jamais la cuirasse ne cède.

Les âmes fortes qui passent sur la route à côté d'Elles et qui pourraient les secourir, n'entendent point leurs sanglots et leurs

cris, car la cuirasse épaisse et dure ne laisse passer aucun son.

Et les âmes fortes se demandent quelles sont bien ces choses informes qui sont aveugles et muettes et que le hasard pousse sans cesse vers on ne sait où !

# LES CONTEMPLATIVES

# LES CONTEMPLATIVES

Il y a des âmes qui sont pareilles aux fleurs tropicales.

Fleurs étranges que l'on élève en serre chaude pour qu'elles ne s'étiolent point, fleurs dont la forme est compliquée comme une énigme et dont la couleur a des éclats inconnus qui nous éblouissent.

Il semble que le soleil des midis ardents ait tant laissé de sa chaleur dans leurs pétales qu'on doive se brûler en les touchant.

Il semble que le soleil des couchants pourpres ait saigné tous ses rayons dans leurs pétales.

Étranges fleurs tropicales que l'on élève en serre chaude! car sous le pâle soleil de nos midis et de nos soirs qui ont l'air de frissonner derrière les brumes grises, toutes ces fleurs périraient lentement.

Il y a des âmes qui sont pareilles à ces fleurs.

Nous en rencontrons parfois sur notre route qui nous regardent de derrière les yeux.

Il semble que le soleil des midis ardents ait laissé dans ces yeux tant de chaleur qu'on doive se brûler jusqu'au cœur en les fixant; il semble que le soleil des couchants pourpres ait mis au fond de ces yeux toute la volupté mystérieuse de choses qui meurent.

Et de derrière ces yeux, regardent des âmes étranges et qui sont compliquées comme des énigmes.

Alors ces âmes que nous ne comprenons point, mais qui sont faites pour des idéaux lumineux, pour ne pas dépérir parmi notre existence, dont l'idéal est pâle comme notre soleil, toutes ces

âmes se retirent dans la clarté des serres chaudes, de méditatives contemplations.

# LA FOI

# LA FOI

Mon âme suit à travers la vie, la route vers l'Étoile, Elle va sans cesse devant Elle et d'autres âmes la précèdent ou la suivent sur la route.

Elle voit de loin d'autres âmes encore qui cheminent et mon âme sait qu'Elles aussi marchent vers l'Étoile.

Mais certaines âmes qui sont encore au commencement de la route, ne peuvent pas voir où conduit le sentier des autres et Elles disent : « où vont donc ces ombres qui cheminent et qui ne sont pas sur notre route vers l'Étoile ? » et quelques-unes même pensent que c'est vers le gouffre.

Car il y en a qui viennent du sud, ou du nord, qui viennent de l'ouest ou de l'est, et les routes vers l'Étoile sont multiples.

Elles sont comme les sentes pierreuses allant au sommet d'un mont dont le pied est dans l'ombre et la cime dans le soleil.

Parfois elles vont au flanc des

rocs bordés de précipices, parfois elles traversent des glaciers barrés de crevasses, mais de loin en loin, il y a des plateaux herbeux où coulent des sources avec auprès de fraîches fleurs.

Et près du sommet toutes les routes se réunissent et ne sont plus qu'une ; c'est ce que de là-bas nous ont crié les âmes qui ont presque fini le voyage, et mon âme et Celles qui sont auprès d'Elle, le clament à Celles qui suivent.

Mais Celles qui commencent à gravir ne veulent pas entendre et disent : « Comment sauriez-vous qu'en haut toutes les routes ne

sont qu'Une, puisque les routes de nos sœurs ne vont point vers l'Étoile; voyez nos sœurs, les unes vont à droite et les autres à gauche, les unes montent et les autres descendent! »

Et toutes les âmes continuent toujours à gravir, car chacune est certaine que sa route mène au but.

Cependant les routes sont longues et toujours le but paraît aussi lointain; mais nos âmes contemplent l'Étoile; elles savent que l'Étoile est là et toutes veulent connaître l'Étoile.

Et certaines de l'existence de l'Étoile qu'elles voient briller,

toutes les âmes marchent par les routes qui viennent du sud ou du nord, de l'est ou de l'ouest.

Toutes les âmes marchent, toutes les âmes approchent, d'étape en étape, d'horizon en horizon, pleines du désir infini d'être dans la Lumière !

Et ce désir, c'est la Foi.

# LES SOUVENIRS

# LES SOUVENIRS

Bien que notre âme aille sans trêve par les routes d'existence, entourée du cortège illusoire, et bien qu'elle se dirige vers l'avenir lointain de l'Étoile, la hantise du passé pèse constamment sur notre âme.

Et tous les souvenirs de moments antérieurs, souffrance ou

joie, souvenirs de l'Étoile quittée jadis aux temps de la première humanité, souvenirs des caresses de la sœur, souvenirs de cette sœur qui se perdit dans l'ombre, par les forêts d'existence : tous les souvenirs, ceux de choses vues et admirées, ceux de douleurs qui déchirent, ceux de pensées nobles et ceux de mélancolique émotion, ils sont tous là, souffrance et joie, comme des spectres autour de notre âme.

Car le plus léger frémissement, le moindre penser de notre âme, est accompagné de la création d'une image qui ne périt jamais.

Et ces images, et ces spectres

de souffrance ou de joie entourent notre âme et se mêlent au cortège illusoire, si bien que notre âme souvent ne distingue plus ses souvenirs de ses aspirations et de ses illusions.

Mais le choc de la réalité brutale brise les illusions et fait qu'elles se perdent dans le néant ; seuls les souvenirs demeurent immuables.

Ainsi de jour en jour, et de vie en vie, notre âme marche vers l'Étoile avec son cortège où peu à peu les images du passé, joie ou souffrance, prennent la place de ses rêves déçus et de ses désirs accomplis.

Car les souvenirs devenant de plus en plus nombreux, notre âme cherche de moins en moins les temples de rêve et les images illusoires pour se dérober à la réalité brutale.

Et c'est ainsi que le jour où notre âme a fini quasiment le long voyage du retour et qu'elle arrive aux sommets de lumière, le cortège qui l'entoure ne compte que des souvenirs.

Notre âme n'a plus un seul désir et plus une illusion.

# DOULEUR

# DOULEUR

Lorsque nous sommes de ceux dont l'âme est pareille à une clochette de cristal fin que le moindre souffle fait tinter, ou pareille à une harpe dont les cordes seraient d'or, ténues comme des rayons et que la moindre caresse fait vibrer, alors nous sommes de ceux que le

monde nomme poètes et qui sont destinés à souffrir.

Car notre âme est tellement sensible à toutes les émotions, joie et douleur, qui passent autour d'Elle et qui nous font chanter ou vibrer, qu'une joie ou qu'une douleur trop intense la briserait.

De même un souffle trop vif briserait le cristal, un choc trop brutal déchirerait la corde.

Et notre âme qui sait, et qui craint la souffrance, s'entoure alors du réseau rose des illusions et reste toute à les contempler.

Mais les illusions sont autour d'Elle comme autour de l'enfant des bulles dorées de savon.

L'enfant suit des yeux la bulle, le vent s'élève, la bulle crève et les gouttes en tombant dans ses yeux, le font pleurer.

Notre âme admire son rêve, mais un jour vient où meurt le rêve, où il se brise, alors tous ses débris viennent choir jusqu'au fond d'Elle-même, et notre âme sanglote.

Et c'est un peu du secret de la grande douleur.

# L'INCONNU

# LES VOIX DU SILENCE

## LES VOIX DU SILENCE

Le grand mystère du silence a pour nous parler des voix multiples et merveilleuses.

Mais nous passons sans entendre ces voix, et nous croyons que le silence est mort, comme nous semblent mortes toutes les choses qui n'ont plus les cris de passion

et les mouvements hallucinés de celles qui sont liées à la terre.

Et parfois, cependant, autour de nous, les voix du silence sont si fortes et si grandes que nous les éprouvons comme une obsession ; mais alors, nous sommes angoissés et nous tremblons (ainsi devait trembler celui qui dans les temples d'Égypte soulevait le voile d'Isis), parce que nous ne les comprenons point, nous qui ne comprenons même pas le langage des autres hommes.

Et nous tremblons, car souvent le silence a des choses terribles à dire, et redoutant de nous trouver face à face avec la menace de

l'Inconnu, nous parlons pour ne plus entendre les voix.

Alors le silence se tait.

Et comme des enfants, lorsque l'objet de leur terreur est loin, nous disons aux autres hommes, le trouble du grand mystère que nous n'avons pas voulu comprendre.

Et tout ce que nous savons du grand mystère est comme un grain de sable à côté d'un monde.

Car jamais la parole ne dira ce que seul le silence connaît.

# LE GRAND MYSTÈRE

## LE GRAND MYSTÈRE

Le grand mystère est autour de nous, partout, mais nous ne le voyons pas avec les yeux de notre être.

Cependant quand nous nous absorbons en nous-mêmes et que

nous écoutons les voix du silence qui parlent, nous sentons que le grand mystère existe partout autour de nous, bien que nos yeux ne l'aient jamais vu.

Et ce que nous savons du grand mystère, c'est le pressentiment de son existence, car lui, nous ne le comprenons point.

Nous savons qu'Il est comme sont les infinis du temps et de l'espace, mais nous ignorons comment Il est.

Quelques-uns d'entre nous, toutefois, qui ne savent ou ne veulent pas s'absorber en eux-mêmes, disent qu'Il n'est point, et ils tentent de se persuader que leurs

yeux ont vu tout ce que l'on pouvait voir et que leurs doigts ont touché tout ce que l'on pouvait atteindre.

Mais il est aussi des êtres qui savent que le grand mystère est partout autour de nous et qui le connaissent un peu comme Il est.

Ils ont entendu les voix du silence et ils ont compris beaucoup de ce qu'elles murmuraient.

Ils ont senti passer le souffle du grand mystère et ils se sont penchés pour en saisir le rythme.

Ils ont senti passer le souffle et se sont contemplés en eux-mêmes pour le voir comme Il est.

Et ces êtres qui ont vu un peu

du grand mystère et compris un peu de ce que disaient les voix ; ces êtres sont de ceux que nous avons appelés des poètes.

FIN

# TABLE

# TABLE DES MATIÈRES



ÉVREUX, IMP. CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC[r]